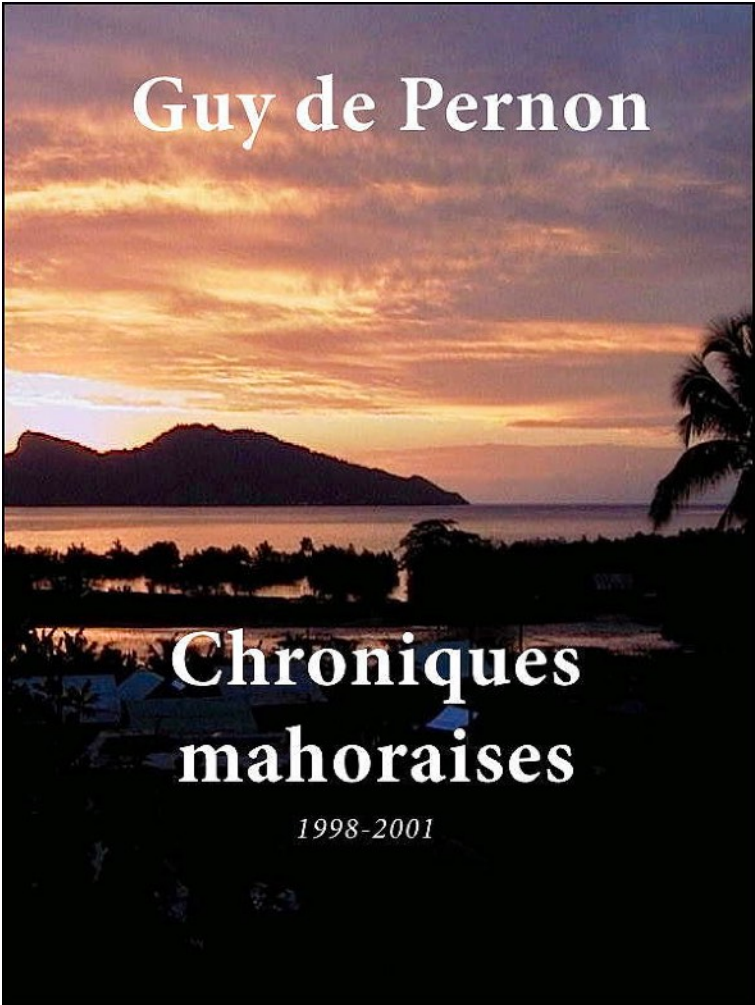




Guy de Pernon

**Chroniques  
mahoraises**

*1998-2001*



# **Chroniques mahoraises**

**1998-2002**

*Merci à Mireille  
pour sa relecture.*

Dernière mise à jour le  
samedi 29 avril 2023



# TABLE

|                     |    |
|---------------------|----|
| CARTES              | 8  |
| Ce petit Volume     | 13 |
| Villages            | 15 |
| Enfants             | 19 |
| Mariama             | 21 |
| Routes, voitures    | 26 |
| Shombo et machettes | 28 |
| Plages              | 33 |
| Caméléon            | 35 |
| Sensitive           | 37 |
| N’Gouja             | 38 |
| Pascal              | 40 |
| Culture ?           | 42 |

|                       |    |
|-----------------------|----|
| Relativité            | 49 |
| Étoiles               | 51 |
| Mayotte et la France  | 52 |
| Histoire de boutons   | 55 |
| Chez le “Foundi”      | 58 |
| Artisanat             | 66 |
| Sultan Ballou         | 70 |
| Conteneurs            | 74 |
| Magasins et boutiques | 80 |
| En écoutant Couperin  | 84 |
| Éden                  | 89 |



# CARTES







*1- CHICONI – 2- PAMANDZI*

*Nous avons passé 2 ans à Chiconi et 2 ans à Pamandzi ("Petite Terre")*



# Ce petit Volume

Cette édition numérique des “Chroniques mahoraises” rassemble des textes écrits au cours des années 1998-2002, durant notre séjour à Mayotte.

Ces textes ne constituent nullement une “étude” sur la vie à Mayotte, mais sont une série d’“instantanés” très subjectifs. Certains d'entre eux avaient été envoyés, à l'époque, à quelques amis, par courriel, et il semble qu'ils aient été appréciés.

Je les ai donc réunis et illustrés de quelques photographies dont la qualité n'est pas toujours très bonne, car à l'époque, les appareils numériques n'étaient pas encore très répandus, et la définition de leurs images assez modeste...

Mes réflexions sur le devenir de l'île ont été écrites il y a plus de 15 ans avant cette publication, et la situation de Mayotte par

rapport à la France a beaucoup changé, puisque l'île est devenue “Département”.

Ce que j'en pensais alors demeure néanmoins toujours fondé : la France n'a jamais eu de véritable politique économique, elle n'a jamais voulu développer sur l'île la “High Tech” qui *seule* eût pu — en 2 ou 3 générations — lui assurer une économie viable : les “intermédiaires” ont toujours préféré tout *importer* — en se servant au passage, bien sûr.

Et ce n'est pas la “départementalisation” qui y changera quelque chose.

GdP

février 2017

*Mise à jour de 2023 :*

Ce qui devait arriver arriva : Mayotte est aujourd'hui à feu et à sang, et au bord de l'explosion. En ne faisant rien, on a tout fait pour cela.

# Villages

Nous qui avons vécu dans le sud marocain, nous ne sommes pas vraiment surpris ni dépayés. Mais il y a tout de même des aspects bien africains.

Les villages apparaissent d'abord surtout comme des tas de terre rouge où s'enchevêtrent inextricablement des toits de tôles et de paille, avec de la fumée ici et là...

La case traditionnelle est en pisé, avec deux pièces, et couverte en feuilles de cocotier, mais les tôles ondulées, marques de la "civilisation", prolifèrent... La tôle est peut-être plus efficace pendant la saison des pluies, mais quand le soleil tape...

Généralement il y a une cour par derrière, délimitée par une clôture en feuilles de cocotier joliment tressées (on en voit qui sèchent, sur le bord de la route), avec des chèvres et parfois un zébu, divers ustensiles, et où picorent quelques poulets squelettiques. Mais le plus souvent, chèvres et zébus se promènent dans les rues, à leur aise, même quand elle est goudronnée, et y circuler en voiture demande un art consommé du slalom. Le long de la route on rencontre aussi des kyrielles de gamins et gamines (au Maroc,

presque jamais de gamines), des femmes qui transportent toujours sur la tête des bassines de linge, des sacs de riz, des cabas, avec une démarche majestueuse...



*Le village de Chiconi*

La coutume veut que dès 15 -16 ans les garçons quittent le toit familial et se construisent un “banga” d’une pièce, à proximité. Cela donne parfois des réussites assez jolies, murs peints et inscriptions plus ou moins rigolotes... L’objectif de ces efforts artistiques est paraît-il de donner

aux demoiselles envie de s’y aventurer, — bien que l’abstinence intégrale soit, en principe, de rigueur jusqu’au mariage. Islam oblige.

Avec la démographie galopante, les villages s’étendent sans cesse. Il paraît qu’on le voit d’une année sur l’autre. Nous ne pouvons pas encore en juger, mais ce qui est sûr, c’est qu’on voit partout de nombreux “bangas” en construction.



*une “banga”*

Il n'y a pas de cadastre (l'administration l'annonce régulièrement, mais sans jamais oser l'entreprendre...), et fort peu de titres de propriété : le droit de l'occupant prévaut. Les villages s'étendent donc au hasard, librement : on défriche un coin de brousse, on s'installe.

# Enfants

Si Lewis Carroll avait vécu à Mayotte, il n'aurait pas manqué de photographier les petites filles mahoraises... J'en ferais bien autant — si j'osais ! Elles sont littéralement « craquantes », avec leurs grands yeux étonnés, leurs petites tresses, leurs robes miraculeusement impeccables dans ce décor terreur et pas exactement propre...



Mais les gamins sont également attachants. A demi-nus, ils ont souvent des bouilles réjouies et surtout, rien dans leur attitude de ce « quémandage » systématique qui m'était si pénible au Maroc... Sourire, étonnement parfois, parfois « Bonjour » !... Pas de main tendue, pas de « harcèlement » dès qu'on s'arrête quelque part... D'ailleurs ils n'auraient vraiment pas de quoi nous apitoyer : on voit bien qu'ils ne meurent pas de faim ! Si la nourriture n'est pas de celle que nos diététiciens considéreraient comme judicieuse, elle ne manque pas, cependant. Sans tomber dans les clichés du genre « ils n'ont qu'à tendre la main », il faut pourtant reconnaître que l'arbre à pain, le manioc, les bananes, les noix de coco, poussent et produisent toute l'année sans demander de gros efforts...

# Mariama

Mariama vient faire du ménage chez nous 2 fois par semaine, pendant deux ou trois heures. Elle a 26 ans, 3 enfants, elle est seule depuis qu'elle a quitté son mari « qui buvait ». Elle a vécu aussi avec un professeur du collège, qui depuis est reparti en métropole... Il a promis de revenir.



Mariama est plutôt jolie, avec ses joues rondes et son petit chignon, ses yeux vifs et rieurs. Sa situation ne semble pas la tracasser outre

mesure... Elle connaît un peu tout le monde ici : elle travaille dans plusieurs maisons, depuis longtemps déjà, dont elle possède les clés. Ce qui fait que quand elle manque d'un ustensile quelconque chez nous, elle file le chercher chez le voisin. Pratique... ! Ainsi du "shombo", avant que je n'en trouve un ou de la "râpe à coco", que je ne suis pas encore parvenu à dénicher.

Habituée à travailler chez les M'zoungous, Mariama connaît nos usages, nos habitudes. Elle parle très bien le français, et son vocabulaire est certainement plus étendu que celui de beaucoup de mahorais l'ayant appris à l'école. On peut donc vraiment parler de tout avec elle : c'est très agréable, et c'est d'elle que nous apprenons, peu à peu, bien des choses de la vie quotidienne des mahorais.

Elle vient en fin de matinée, déjeune avec nous, et nous la questionnons pendant le repas sur l'école où vont ses enfants, les recettes de cuisine, les mots mahorais pour dire ceci ou cela, la vie du village... Elle s'y prête de bonne grâce, et même prend plaisir à nous raconter des histoires : celle de son père qui fait un peu d'Ylang, et qui « ne le vend pas assez cher », le travail « aux champs » (de bananiers ! ) le week-end, avec l'aîné de ses enfants, les coutumes qui se perdent... Mais elle-même n'est pas

“traditionaliste”, loin de là. Elle ne fait pas le ramadan. « Les jeunes, maintenant, ne le font plus beaucoup ».

— Et les parents ne disent rien ?

— Non, ou bien les jeunes mangent en cachette, ils font semblant ! Moi, ma mère le fait.

— Et elle ne dit rien, que tu ne le fasses pas ?

— Non, je fais ce que je veux...

De temps à autre, nous lui demandons de nous préparer un plat mahorais : “poulet coco”, “brède manioc”, “poisson coco”... Les résultats sont variables — à notre goût. Mais je la regarde casser les noix de coco, les dégager de leur enveloppe, les couper et gratter la pulpe...

— J'essaierais bien, mais j'ai peur de me couper les doigts !...

Elle rit de toutes ses dents.

— Mais non ! Tiens, fais comme ça, regarde...

Et le coupe-coupe s'abat sur la coque fibreuse, à un centimètre de ses doigts... J'en tremble !

— Tu ne veux pas ? Tu as peur ? C'est que tu n'as pas l'habitude !...

Le tutoiement est spontané. Au début, j'étais emberlificoté dans mon souci d'éviter la familiarité "coloniale", qui chez nous sent le racisme ordinaire à plein nez... je me débrouillais pour éviter... Mais dès le deuxième jour, quand je lui ai ouvert la porte et qu'elle m'a tendu sa joue en me disant :

— Tu vas bien ?...

J'ai compris que mes "principes" n'étaient pas de mise, et qu'il était déplacé, justement, de "faire des chichis"... Je lui ai donc fait la bise sans façons :

— Et toi, Mariama, ça va... ?

Nous sommes devenus très copains. Je peux plaisanter avec elle, sans craindre d'être mal compris. C'est agréable.

L'autre jour quand elle avait mis à cuire à plein feu un "poulet coco", et qu'elle était partie trop longtemps à la recherche d'un "coco" justement, dans la brousse à côté, que ça commençait à sentir le brûlé, et que j'ai dû quitter ma machine pour éteindre en catastrophe... elle a dit en rentrant, simplement :

— Tiens, ça sent le cramé... ! (sic)

sans paraître autrement affectée, d'ailleurs.  
J'ai fait, sournoisement :

— Ah bon ? Je croyais que c'était la recette mahoraise comme ça... alors j'ai laissé brûler...

On a ri tous les deux. Mais quand même, le poulet ce jour-là avait un goût assez particulier...

Depuis que j'ai appris dans mon “manuel de shimaoré” que le mahorais ignore notre distinction tu/vous, j'ai compris que je n'avais vraiment pas à faire de complexes !... Comme quoi les meilleures intentions doivent toujours tenir compte de la réalité... et qu'il est bien des choses et des attitudes qui, vues de France, ne peuvent guère être appréciées correctement. Nous en avons fait l'expérience, parfois douloureuse, au Maroc, déjà...

A méditer.

# Routes, voitures

Le goudron atteint maintenant à peu près tous les villages et la vente des voitures est en constante augmentation. Beau succès pour Peugeot... Mais seuls les notables enrichis, qui se font souvent construire une maison “en dur” à l'écart du village, et adoptent les façons de vivre des “M'zoungous” peuvent évidemment en posséder une. Les scooters sont nombreux à Mamoudzou et aux environs.



*Un paysan et son zébu.*

Le “développement” ignore les transports en commun : les gens s’entassent dans la benne des camions, ou dans des “taxis-brousse”.

Mais le plus souvent, ils vont à pied. On rencontre ainsi constamment des gens venus de nulle part, et allant on ne sait où... à des kilomètres de tout. Souvent des hommes seuls, la machette à la main, portant des régimes de bananes, et parfois accompagnés d'un zébu famélique. Des femmes aussi, portant progéniture ou édifice de paniers, bassines, sacs de plastique. L’auto-stop est la règle. Un peu hésitants au début, (réflexe de “civilisés” ), on s’y habitue.



# Shombo et machettes

On se dit, en voyant les porteurs de machettes : « Heureusement qu'on n'est pas au Rwanda... » En fait la machette est un ustensile à tout faire, et à peu près le seul que possèdent les villageois ; il s'en servent aussi bien pour couper les régimes de bananes que pour fendre les noix de coco, élaguer les bananiers, couper des feuilles pour les tresser etc... et même "labourer"...

Le plus effarant est qu'un outil aussi courant n'est même pas fait à Mayotte, paraît-il ! Il serait importé de France.... Mais il est vrai que je n'ai encore pas vu de forgerons : Mayotte est pauvre en tout. Apparemment, pas de minerai de quoi que ce soit... Rien à voir avec la Calédonie.

J'ai appris qu'il y a deux mots différents pour ce que j'appelais "machette" : "shombo" et "panga". En réalité, ce sont deux versions différentes de l'outil : "panga" correspond plutôt au "coupe-coupe", lame longue et forte, rectangulaire, tandis que "shombo" désigne la forme mahoraise, avec manche plus court, lame plus courte aussi, mais se terminant par un arrondi.



*Mariama en train de râper le coco, assise sur le siège que l'on voit en encart (les dents sont à l'avant) sur lequel est posé un "shombo".*

J'ai demandé à Mariama :

— Où peut-on trouver un shombo ?

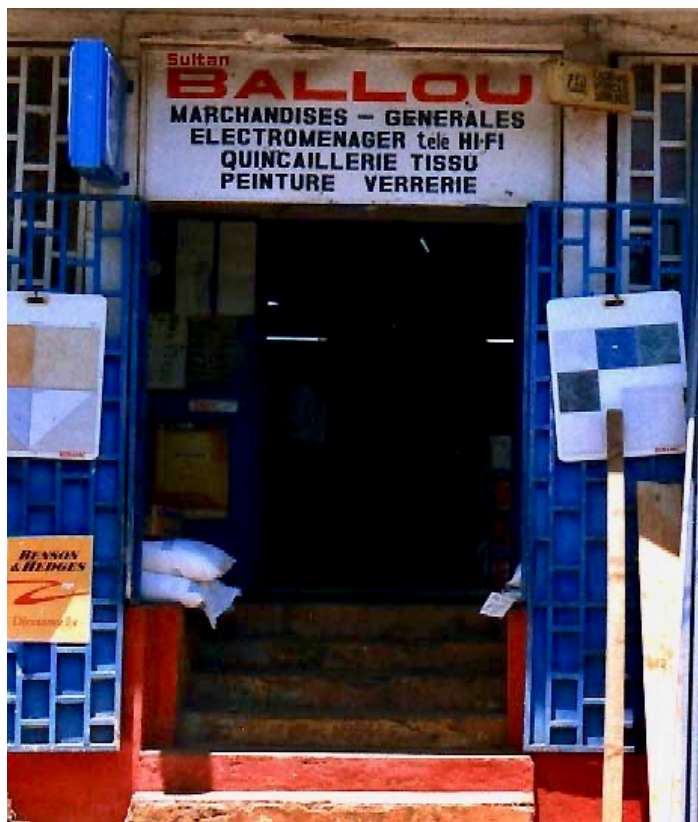
— Chez le forgeron, à la sortie du village... je te montrerai où.

Un forgeron ? Tiens... J'étais curieux de voir cela. Mais en fait de forgeron, elle m'a conduit à une "boutique d'artisanat"... L'homme, jeune, comprend le français. Je m'enquiers :

— Avez-vous un shombo ?

— Shombo ?... non, y en a pas.  
Commander... Peut-être la semaine prochaine.

J'essaie de savoir où il se fournit. Mais je n'obtiens qu'une réponse vague : “artisan... Mamoudzou”- manifestement destinée à me dissuader de chercher à connaître le “dealer”... Un shombo, ce n'est pourtant pas une drogue illégale ! J'abandonne mon enquête-provisoirement.



Quelques jours après, chez “Ballou”, je m'enquiers de nouveau :

— Avez vous des shombos ?

— Oui... là.

L'employé me montre un casier poussiéreux, dans lequel gisent, en vrac et pleins de poussière, des sortes de grands couteaux, dont la lame est, pour certains, dans une gaine de carton. Ce ne sont pas des “shombos”, mais des “pangas”... J'insiste :

— des shombos... mahorais ?...

— Non, on a ça, c'est tout.

J'examine l'objet : robuste, poignée de bois rivetée... et sur la lame : “32 Dumais Aîné” !... Pas de doute, il est fait en France, en effet ! Un autre modèle, dont la poignée est en plastique porte “made in China”...

L'employé me dit :

— Celui-là, c'est moins cher. Mais le manche, pas bon.

J'achète le pseudo-shombo français pour 95F. En attendant.... ?

.....

Mariama est venue ce matin, et Mireille lui a demandé de préparer un “poulet coco”. J'ai exhibé mon acquisition :

- Pour les cocos, ça ira ?...
- Oui... c'est bien. Où tu l'as trouvé ?
- Chez Ballou !
- C'est bien...

Je ne sais toujours pas si on fabrique des shombos à Mayotte : le mystère demeure...

# Plages

Volcanique, Mayotte est faite de basalte très noir et de terre très rouge. Les plages risquent peu de donner naissance - heureusement - à un tourisme de masse: le sable en est noir le plus souvent. Cela surprend désagréablement, il faut bien le reconnaître... Et au premier abord, vieux bretons que nous sommes, on croit se trouver en face d'une plage atteinte par la "marée noire" !...



A bien y réfléchir, pourtant, quelle différence entre avoir les pieds pleins de sable blanc ou de sable noir? Il faudra bien l'enlever de toutes façons avant de remettre ses chaussures...! Sujet intéressant que cette répulsion... Les habitudes sont bien ancrées, et l'équivalence du noir et du sale tellement instinctive pour nous autres "blancs", que nous recherchons tout de même, avouons-le, les endroits où le sable est plus clair,

et que les îlots où le sable est vraiment blanc, très rares, sont évidemment les plus prisés... En fait, la plupart du temps, le sable est noir tout en haut, à la limite de la marée, et plus clair à mesure qu'on avance: de la poudre de corail s'y mélange.



*Une plage au sud-ouest de l'île principale.*

# Caméléon

Découvert hier soir qu'un caméléon résidait sur une des branches de l'arbuste à fleurs rouges près de la porte d'entrée... Voilà une bestiole qui me paraissait jusqu'alors aussi fabuleuse que la licorne ou le centaure. Eh bien, non ! Ça existe !



*Un caméléon dans notre jardin.*

Difficile de ne pas céder aux clichés à propos de « l'ingéniosité de la Nature » quand on observe un tel assemblage... une tête de dinosaure minuscule, des yeux sur pédoncule et

pivotant à 360 degrés (pratique pour voir dans les coins), des pattes graciles et qui semblent capables de se replier en cinq ou six morceaux... on dirait de la pâte à modeler, elles prennent toutes les postures imaginables... une queue de lézard antédiluvien aussi. Et une démarche ! Dédaigneuse, très cool... avec des balancements d'avant en arrière, la bestiole semble perpétuellement hésiter : avancer ? reculer ? Sur sa branche, on dirait un funambule débutant, hésitant à poser le pied sur son fil...

Et ses changements de couleur ne sont donc pas non plus une légende ! Grimant le long du tronc, tout à l'heure, il était brun-verdâtre ; maintenant parmi les feuilles il est nettement vert...

# Sensitive

Mais il y a peut-être une chose plus extraordinaire encore, quoique très anodine en apparence : une sorte d'herbe qu'on appelle "sensitive" et qui assurément porte bien son nom !

Ce sont de petites feuilles un peu comme celles des palmiers, en minuscule... On les effleure du bout du doigt... et elles se referment ! Mieux si on touche l'extrémité, c'est toute la branche qui tombe, comme si elle était cassée... Étonnant...

Cela me plonge dans des méditations scientifico-métaphysiques. Bien sûr, je sais que les bactéries, les virus etc... peuvent à bon droit être considérés, selon les cas, comme des "végétaux" ou comme des "animaux"... mais on n'en observe pas facilement ! Là, soudain, partout, des feuilles minuscules mais bien visibles, de la taille d'un trèfle à quatre feuilles... qui ont des "réflexes" ! qui font semblant d'être mortes, de se casser tout net, — et qui se redressent en douce dès qu'on a le dos tourné !

# N'Gouja



*Un baobab de la plage de N'Gouja.*

*vers annelé palmier dressé  
aux branchies déployées balancées  
mutant raté hêtre avorté*

*trop les tropiques pour nos têtes  
chercheuses de poux syllogiques*

*pourquoi chercher tout est donné  
et même l'homme bon dernier*

# Pascal

Lire Pascal ici est incongru, et d'autant plus intéressant.

Ce théologien ascétique a tout de même des côtés moins austères qu'il n'y paraît, — parfois...

---

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont point les nôtres et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont rien et échappons sans réflexion le seul qui subsiste.

---

Certes, le sujet est usé jusqu'à la corde ! Et Pascal, en fin de compte, ne renouvelle guère le thème... C'est le moins qu'on puisse dire.

Mais lire cela ici, dans cette société réglée par le "volévolé" ("doucement"... , en mahorais ou "shimaoré") prend soudain la valeur d'une... révélation.

Cliché toujours : « *O temps, suspend ton vol* ».... C'est vrai qu'ici le temps est comme les roussettes, accroché, tête en bas, à la branche d'un manguier. Il dort — ou fait semblant.

« *Dur désir de durer* » disait Eluard, poète d'une autre peinture...

Montaigne est le poil à gratter de Pascal. Son cilice... ?

Il s'y réfère souvent pour le contester, mais on sent bien qu'il l'agace un peu, avec un soupçon de plaisir pervers. Agaceries...

Pascal aurait-il fait l'ascension du Mont Choungui, son tube à la main ? Pas de Pascal mahorais. Pourquoi ?



*Le mont Choungui.*

## Culture ?

Un peuple métis, sans histoire autre que celle que les « Blancs » lui ont fabriquée pour leur usage propre, et même — sans culture.... Est-ce possible ? Simple myopie ? Préjugés ?

Et pourtant : pas de monuments, pas de stèles gravées, pas de grands hommes, donc pas de commémorations... et surtout pas de temples, pas de « sites à visiter », pas de musée ! Quel chance !... Même les mosquées, au village, ne sont que des maisons communes, sans rien qui les distingue vraiment : les minarets y sont absents, rares les haut-parleurs...

Cette absence me plaît... Rien à voir que ce que l'on veut bien voir. Liberté du regard et des parcours...

On chipotera : les ethnographes faiseurs de thèses (il y en a quelques-unes déjà... je les ai feuilletées) ont tout de même réussi à trouver quelques contes (d'origine malgache ! ), quelques restes hypothétiques de cases du XVIIIe... En France, cela donnerait lieu à émission de "télé", intervention des Monuments Historiques, demandes de subvention, intervention du Patrimoine... On ferait un "lieu multimédia à

vocation scientifico-pédagogique et interactif”, avec inauguration, discours, et retenez vos billets à l’avance !

Ici personne ne le sait, — et tout le monde s’en fout. C’est bien...

Je suppose tout de même que les Mahorais enterrent leurs morts ? En tout cas, ça ne se voit pas. Déjà au Maroc, les cimetières étaient discrets. Ici, ils sont carrément invisibles. Au moins en brousse.



Pas d’art — à peine un artisanat : feuilles de cocotiers tressées, chapeaux de paille... et encore : pour les touristes éventuels ; le mahorais moyen va tête nue, l’islamisé se coiffe d’un bonnet blanc, les jeunes arborent la casquette de base-ball, — pour l’instant encore “à l’endroit”, d’ailleurs... Soleil oblige ?



Ce n'est même pas l'Afrique, avec ses masques et ses totems — aujourd'hui faits à la chaîne. Et pas l'Océanie non plus : ni colliers de corail — pourtant si abondant ! — ni écorces peintes. Les pirogues sont à balancier, pourtant, mais d'un seul côté : on les dirait borgnes...

Pas d'écriture non plus. Les enfants apprennent à lire l'arabe à l'école coranique, qui tient lieu de maternelle. Ils savent par coeur des versets du Coran ; ils savent même, à la fin les lire. Mais ils les lisent comme des signes associés à des sons — rien d'autre : cela n'a aucun sens pour eux ! Un livre écrit dans une langue

inconnue que l'on parviendrait à syllaber, à force de répétitions... De l'Isidore Isou, en quelque sorte.



Au fond, Mayotte, ce n'est rien ! A Mayotte, il n'y a rien...

Tant mieux !

C'est peut-être cela qui me fascine tant, justement... "Désert culturel" pour les "tour-operators". Ce qui nous protège mieux qu'Allah de la marée blanche... Impossible de trouver ici un prétexte culturel au bronzage vacancier.

J'ai toujours détesté « voyager ». Voir ci, voir ça... En passant... Mais que voit-on vraiment ainsi ? Et pourquoi faire ? Photographier ? Collectionner ? Comme ce japonais qui selon

l'anecdote bien connue, rentrant d'un voyage à Paris, et interrogé par ses collègues :

— Alors, c'est beau, Paris ?

— Je ne sais pas... je n'ai pas encore fait développer les photos... Mais c'était avant le numérique, il est vrai !

Je crois que je puis vivre, par contre, n'importe où. Je prends facilement racine où je me pose. Mais j'ai besoin de la durée : j'ai l'esprit lent des besogneux. "Volévolé !" ....

Ici, dirait-on, la nature suffit, et se suffit à elle-même. Point n'est besoin de représentation... Pas de figuration humaine, même sur les murs peints à vif des "bangas" : seulement des inscriptions, et en français-voire en anglais ! Est-ce l'Islam ? C'est peu probable : il est ici discret. Le cadi coexiste avec le foundi, la mosquée se devine à peine, l'écriture arabe ne se voit que sur l'enseigne des taxis,-comme une expression de la modernité, sans doute ! Et pas de ces entrelacs par quoi l'arabe contourne l'interdit de la figuration. La géométrie même ne semble pas avoir germé dans cette terre occupée à d'autres fruits...

Les seuls monuments de Mayotte sont ses habitants.



*Le souk de Mamoudzou.*

Cette absence radicale de tout ce dont la France, pays de vieux et de vieilles pierres fait une consommation rituelle et processionnaire, surprend, désoriente, interroge. Avec mes disques et mes livres, je suis une sorte de Robinson culturel. Une île dans l'île...

Loin de moi l'idée de renoncer à tout cela. Mais tout ce qui va de soi là-bas devient ici

question. Pourquoi Lascaux ? Pourquoi Persépolis ? ou Chartres ? Etait-ce donc indispensable, pour survivre, là-bas ? Fallait-il le froid, ou la tyrannie ? La religion ?

Je ne suis pas près d'épuiser ce sujet, qui me hante constamment : c'est que je suis, moi, un animal culturel...

# Relativité

J'ai trouvé sur la plage quelque chose qui ressemble bien à un début de flûte abandonné : un bambou percé de trous. J'ai soufflé dedans : ce ne sont pas des sons qui sont sortis (va pour l'allitération), mais des images du Douanier.



*Le Douanier Rousseau :  
La charmeuse de serpents*

Voyait juste, le bonhomme. Difficile de comprendre comment des gens vivant dans une

telle nature ont pu adopter les coutumes d'un bédouin du désert... A moins que ce ne soit par goût de l'exotisme, justement ! Ici la relativité générale s'impose, – et la réversibilité des points de vue...

Curieux de penser qu'on se promène, en gros, à l'horizontale sur cette bonne vieille boule. A moins que ce ne soient les autres...

J'ai entendu quelqu'un dire "Ici tout est à l'envers". Il paraît même que l'eau du robinet, passant par le trou de l'évier, tourbillonne dans le sens inverse de celui qu'elle emprunte en France... Intéressant, idiot ? Mais comment vérifier ?

Mon ami Régis à qui j'avais écrit ça, m'a envoyé aussitôt un mail : « Si, si... c'est vrai. C'est lié à quelque chose qui s'appelle "forces de Coriolis"... » Ah, bon. Ça donne à penser... Et si la gauche était à droite, alors, et vice-versa ? Pourquoi pas ? Après tout, politiquement parlant, en France...

Mais quelqu'un a dit aussi, l'autre jour : « ici, le nord est au sud ». Ben voyons !... Là, quand même, je doute.

# Étoiles

Ce qui est sûr, c'est que le ciel n'est plus le même... Quand il n'y a pas de lune, le spectacle est permanent, dès 7h du soir. Mais je ne m'y retrouve pas ! Je n'ai même pas encore réussi à identifier de façon certaine la "Croix du Sud"... Le nom lui-même est chargé de réminiscences et porte à la rêverie...

Par contre, la voie lactée, dans le Sagittaire, est extraordinaire. Quelle densité d'étoiles et de nébuleuses ! Je crois me souvenir que "chez nous" (le terme est en passe de changer de sens, pour nous), on l'apercevait, l'été, bas sur l'horizon... Ici, c'est presque au zénith ! A la jumelle, déjà, quel spectacle !

Mon frère m'écrit : « tu as le centre de la galaxie à 10° du zénith ! Veinard... » Et c'est vrai qu'à minuit, Orion resplendit au-dessus de ma tête: pas de doute, je suis ailleurs, vraiment. Poussière de mondes... Pour un peu, je reviendrais à Pascal.

# Mayotte et la France

“Kwézi”, journal mahorais – en fait l’émanation du Conseil Général – s’enorgueillit de passer à une parution bi-hebdomadaire. Le Directeur de la publication, Zaïdou Bamana, tire de l’événement la matière de son éditorial, dans lequel je lis :

---

L’extension des activités du journal Kwézi sera un combat de longue haleine, nous en avons conscience. Elle nous impose d’être chaque jour meilleur et nous nous y employons... dans le seul but avouable de vous servir.

---

Sic !

C’est à mourir de rire, ou bête à pleurer.... Tragique, en fait.

Car dans une telle accumulation en si peu de mots de truismes et de faux-sens, je ne peux voir que l’inanité d’une “politique” visant à faire de Mayotte un “décalque” de la France... Il en est de la langue comme de tant de choses ici : importée, inadaptée, voire déplacée...

Passe encore qu'un "bi-hebdomadaire" s'efforce chaque jour d'être meilleur... ! L'intention, au moins, est louable. Mais que « servir le lecteur » soit le « seul but avouable » du journal !... cela en dit long sur la réelle méconnaissance du français, qui n'est plus alors qu'une langue de façade, un trompe-l'oeil, une marque d'appartenance...

Et c'est bien là le problème : pourquoi revendiquer cette appartenance, si évidemment contraire à la réalité de Mayotte ?

Vue de France, on peut croire — et je croyais — que cette affirmation réitérée avait valeur symbolique, face à l'islam intégriste des voisins comoriens. Que "la France" représentait pour les Mahorais certaines "valeurs" que nous, métropolitains, avons un peu tendance à négliger, justement : liberté, égalité, fraternité... et notamment une place faite aux femmes que l'intégrisme menacerait...

Mais maintenant que j'y suis, je vois bien que les mobiles profonds de cet "attachement" sont, hélas ! tout autres : la France exerce une fascination que l'on peut certes comprendre, mais qui n'en est pas moins dommageable... et qui se traduit par une "départementalisation

rampante”, sous la forme du “toujours plus”...  
Au mépris de toute réalité, et surtout, au mépris  
d’un véritable développement de l’île !

# Histoire de boutons

Hier matin — 3 Octobre — après le petit déjeuner, je ressens des démangeaisons, et je constate que je suis couvert de boutons et de plaques rouges !... Zut... qu'est-ce que je vais avoir ramassé ?...

Nous allons quand même faire des courses à Combani, mais je ne me sens vraiment pas très bien... Mireille m'entraîne au dispensaire de Sada.

Nous prenons notre tour dans la “salle d'attente” qui se trouve ici être une galerie extérieure, avec 5 ou 6 mahorais, dont quatre femmes avec bébés. Au bout d'un long moment une femme en blouse blanche sort d'un bureau et passe devant nous sans même nous regarder, l'air revêche, et répond à peine à notre bonjour... Tout cela est bien peu engageant....

Nous tentons de nous distraire en observant le comportement des bébés et en échangeant quelques mots avec les mamans... Mais personne ne rentre ni ne sort, jamais, semble-t-il du « cabinet ». Au bout d'une heure, j'en ai assez. Nous partons. Mireille insiste pour qu'on

cherche le dispensaire de Chiconi. Nous le trouvons, on s'enquiert du médecin...

— Il sera là Lundi...

— Personne avant ?

— Non. Mais vous pouvez aller à Sada, ou à Mamoudzou...

— Pas de médecin le Samedi ?

— Il travaille le lundi, le mardi, tout ça... s'il travaille le samedi aussi, il va mourir !...

Ah, bon... En effet, si le médecin mourait....

On n'insiste pas.

Je reste avec mes boutons, qui s'étendent encore... Je me sens plutôt faible : à peine si j'ai la force de râler après la médecine et les médecins... ! Je me couche, et je dors presque tout l'après-midi.

Mireille va tout de même se baigner à "Tahiti-Plage" vers 4h. Quand elle revient, elle me ramène triomphalement un onguent que Marie lui a donné, en prétendant que c'est une éruption causée par les premières chaleurs... Je n'en crois

rien, mais de toutes façons, pourquoi ne pas essayer ? Mireille m'enduit consciencieusement d'un liquide blanchâtre, qui semble calmer un peu mes démangeaisons, il est vrai, sur le moment au moins.

Je me recouche, me relève pour manger du bout des dents, me recouche à nouveau. Je dors jusqu'à 6h... Dans la nuit, j'ai eu froid ! J'ai dû m'envelopper dans mon gilet !...

# Chez le “Foundi”

Dimanche matin, Ghislaine et Claude sont venus s'enquérir de mon état... J'exhibe mon dos et mes épaules rouges et marbrées, comme à la foire... On suppute...

Ghislaine propose de téléphoner en ma faveur au médecin du Dispensaire, qu'elle connaît un peu. Soit... Il est chez lui, et me conseille d'aller me faire examiner par l'infirmier de garde, qui lui téléphonera les symptômes observés, et ensuite, il prescrira... Consultation par téléphone !... Ne s'étonner de rien, ici, surtout...

Arrivée au dispensaire. On palabre avec l'infirmier – celui qu'on avait vu la veille ! – qui se fait un peu tirer l'oreille pour quitter sa chaise à l'ombre... Il se décide, nous le suivons dans le bâtiment voisin, où des poules vont et viennent sur la galerie couverte... Il ouvre la porte de la « salle de consultation » : je reste saisi... ! Le pavé qui a été blanc est maculé de terre rouge, une serpillière sale traîne dans un coin... la table d'auscultation en moleskine brune est crevée par endroits... aux murs lépreux sont accrochés des panneaux prônant l'hygiène (ce doit être de l'humour), jaunis et racornis... dans un coin,

trône un étrange appareillage qui tient du baromètre à mercure et du manomètre de machine à vapeur : peut-être bien, à en juger par le brassard crasseux qui traîne en-dessous, un appareil à prendre la tension ?...

Les femmes sont restées dehors sur le banc ; l'infirmier referme soigneusement la porte. J'exhibe mes stigmates. Il prend un air concentré, hoche la tête... et disparaît sans mot dire dans un couloir sombre. Je reste là, les bras ballants, perplexe... vaguement inquiet, tout de même...

Il revient et prend un air solennel :

— Le docteur a dit :

« injection 60 milligrammes. Intra-musculaire. Et 2 comprimés par jour ».

Bon. Le téléphone a remplacé le tam-tam... le “foundi” est blanc et parle une langue ésotérique par le truchement de son aide... Pas de doute, c’est l’Afrique ! Mais je ne sais toujours pas ce que j’ai...

Il disparaît à nouveau, dans la pièce à côté, cette fois, un long moment... J'essaie de deviner ce qu'il bricole, et au bruit de boîte métallique, suppose qu'il est en train de préparer sa seringue... je ne peux pas voir, mais au fond, je préfère... Et ça dure !... je détaille ce que je peux apercevoir de l'ancre du sorcier : une paille aussi propre que le carrelage, des feuillets jaunissants attachés au mur par un bout de ficelle à un clou, un pèse-personne antédiluvien maculé lui aussi de boue rouge... A droite, dans une petite pièce attenante et sombre, un pèse-bébé qui fut nickelé, avec un cadran énorme, comme celui d'une bascule à bagages... Une affiche en Français et en Arabe, de prévention contre le sida...

Mais qu'est-ce qu'il fricote, bon sang ! Bourreau, qu'on en finisse !...

Le voilà qui revient. D'un geste, il me désigne la table de moleskine sur laquelle je me hisse, baisse mon jean... aïe ! La piqûre elle-même n'est rien ; mais au fur et à mesure que le liquide pénètre, c'est comme si on broyait le haut de la cuisse dans un étau... Heureusement, c'est bref... Mais je ne peux plus bouger la jambe ! Je suis coincé, j'ai l'impression d'avoir une jambe de bois

mal rattachée à la hanche !... Il m’a estropié, ma parole !...

— Mal ?

Je grimace un rictus...

— Un peu... ça va...

Je parviens à me mettre debout en me cramponnant à la table d’opération, de dissection peut-être : je me remémore Ambroise Paré et ses conseils techniques pour couper proprement les membres déchiquetés... l’“infirmier” m’aurait coupé la jambe avec une scie que je n’en serais pas étonné, j’ose à peine regarder ce qu’il en reste... ça ne doit pas être beau !

— Par là....

Je le suis tant bien que mal en claudiquant sur la prothèse qui semble me tenir lieu de jambe vers un “bureau” sombre, m’affale sur une chaise providentielle... Je me dis : « Normal. Après la question, voilà l’interrogatoire... »

Il ouvre un grand registre, il a de la peine à écrire le nom que je lui épelle, s’y reprend à deux fois, puis se fait plus affable, me demande où j’habite, depuis combien de temps, ce que je

fais... Je lui dis que je ne travaille plus, que je suis en retraite...

— Ah ! C'est bien... c'est bien... et avant ?

— Professeur d'Université, en France.

J'ai dit ça exprès, comme pour me venger, bêtement, et malgré la douleur qui me tараude, je regrette déjà ma fatuité...

— Université ? Ah...

Il marmonne quelque chose comme « travail élevé... ! », il me regarde en face pour la première fois, l'air manifestement impressionné... « C'est bien, c'est bien... » et se saisit d'un petit bulletin rose, sur lequel il recopie des choses, avec application, tandis que je me tortille comme un ver coupé en deux sur ma chaise, en tentant malgré tout de faire bonne figure...

Un peu honteux, j'ajoute, comme pour m'excuser, pour faire preuve d'humilité :

— Mais j'ai aussi été Instituteur, avant...

— Instituteur ? Et après professeur ? A l'université ?...

Il a l'air étonné, il me sourit de toutes ses dents maintenant. Il hoche la tête :

— .... bien gravi les échelons....

L'expression m'étonne... elle est tellement incongrue ici... il hoche encore la tête... Peut-être pense-t-il à ceux qu'il pourrait "graver", lui aussi ?...

COLLECTIVITE TERRITORIALE DE MAYOTTE  
DIRECTION DES HOPITAUX DE MAYOTTE  
BULLETIN DE CONSULTATION

Nom : *Jacquesson*  
Sexe : *17* Age : \_\_\_\_\_  
Village : *chiconi*  
Date : *11/10/98*  
Diagnostic : *urticaire généralisée*  
Prescriptions : *solumedrol*  
*60 mg en 104 c/j*  
*Polaramine 6mg*  
*1000 A/F 1000*  
*Sttun*  
*Dispensaire de CHICOM*

Il me tend le bout de papier rose, avec une demi-tablette de cachets :

— Un le matin et un le soir. Trois jours.

Je remercie. Mais ce n'est pas encore fini : il écrit à nouveau dans un autre grand registre, avec application, ajoute son paraphe... Je m'enhardis tout de même à demander :

— C'est fini ?

— Oui, oui...

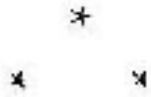
Il ne m'a pas conduit à ma cellule... l'espoir me revient... Je m'extirpe de ma chaise et clopine comme je peux. Il me suit, sans s'inquiéter le moins du monde de mon état...

Dehors, le soleil ! Echappé de l'enfer ! Autant crever au soleil, au moins !

Ghislaine et Mireille me dévisagent d'un air inquiet... Je grogne en aparté, je hurlerais si j'osais... Mais des fois qu'on me ferait rentrer... Je voue la médecine et les médecins aux gémonies... Jure qu'on ne m'y reprendra plus... C'est déjà bien assez d'être malade ! S'il faut subir les médecins, en plus !...

On remercie encore, je m'écroule sur le siège de la voiture, on s'en va. Je geins tant que je peux : « Oh la la... »

Mais c'est vrai que je ne sens plus mes boutons : j'ai bien trop mal à la patte !



Vers le soir, les remèdes du sorcier ont tout de même fait leur effet... mes démangeaisons se sont atténuées... Et j'ai retrouvé l'usage à peu près normal de ma jambe...

Je vais sûrement en réchapper.

# Artisanat

L'artisanat, tel que nous le concevons en France, sous l'appellation un rien redondante d'“artisanat d'art”, ou quand nous faisons du “tourisme” dans les pays écumés par les charters, n'existe pratiquement pas à Mayotte. Pas — ou très peu — de “boutiques d'artisanat”, où acheter colifichets et souvenirs plus ou moins authentiques... A Mayotte, il y a bien des artisans, mais des “vrais”, c'est-à-dire des gens qui travaillent le bois ou le bambou, plus rarement le métal, et quantité de “réparateurs”, et de bricoleurs plus ou moins habiles à faire quelque chose à partir de rien, avec pas grand'chose...

Mariama m'a pourtant montré un jour la “boutique d'artisanat” de Chiconi, à la sortie du village, vers Sohoa.

Une pancarte bancale faite à la main devant un banga des plus ordinaires : c'est là. On entre dans une pièce fort sombre, avec des étagères le long des murs ; un homme assez jeune somnole sur une chaise, et ne se sent nullement obligé de

nous “faire l'article” : on est loin des “pièges à touristes” !

Je parcours du regard les objets exposés : c'est vite fait ! Quelques nattes de raphia, quelques pirogues miniatures, quelques étoffes comme celles que portent les femmes d'ici, — c'est à peu près tout !

Les pirogues sont assez jolies, ma foi, mais elles sont en bois brut, taillées au couteau ou à la machette, manifestement, sans aucun souci de “finition”, comme nous disons... Ce sont peut-être des jouets ordinaires — mais les enfants mahorais en ont-ils ? — et ne ressemblent guère, en tout cas, à ce que l'on s'attendrait à trouver... !

Je déniche pourtant quelques poteries, aussi, cachées dans un coin, tout en bas, comme oubliées... Elles sont aussi frustes que les pirogues, mais leur décor naïf n'est pas pour me déplaire : j'en achète une, qui me servira de cendrier. Je cherche à en connaître la provenance : le “vendeur”, qui parle français pourtant, a un geste vague... Je n'insiste pas.

A Mamoudzou, dans la “rue du Commerce”, j'ai tout de même trouvé une boutique plus

conforme à l'idée qu'on s'en fait "en métropole" — et d'ailleurs... elle est tenue par une M'zoungou. Mais malgré les efforts de "présentation", le dénuement est évident : sacs en raphia, — importés de madagascar... , une "tapisserie" africaine, assez jolie — et très chère, une ribambelle de boîtes en bois sculptées assez banales et... de provenance malgache aussi ! Les seuls objets un peu intéressants sont faits à partir de bambous : cadre de miroirs, pseudo vases à fleurs, avec des fleurs en bois peint, jolies d'ailleurs : on ne saurait mettre longtemps de l'eau dans un vase en bambou !

La "râpe à coco" que je cherche depuis des semaines, s'y trouvait bel et bien mais... seulement sous forme de miniature ! « La semaine prochaine, peut-être... »

Je suis ressorti en faisant la moue : A quoi bon acheter des objets en bambou dans un tel magasin ? Je connais maintenant, pour être passé plusieurs fois devant, sur la route qui longe le lagon à M'tsapéré, une sorte d'atelier, baptisé "Lagon M'bambou" où, très certainement ces objets sont fabriqués... Je m'y arrêterai la prochaine fois : maintenant que j'ai une moto, c'est possible. En voiture, la route est si étroite,

et les embouteillages si constants que j'avais dû y renoncer plusieurs fois...

# Sultan Ballou

Tout le monde ici connaît “Chez Ballou”. C'est un peu la Tour Eiffel de Mayotte... !

Demandez votre chemin dans Mamoudzou : bien le diable si on ne vous dit pas : « Tu vois Ballou ?.. » Tu tournes à gauche, tu continue.s.. etc. Ou bien : « C'est vers chez Ballou »...

Plus qu'un simple lieu, c'est une institution. Aussi importante (et même plus) que le Conseil Régional... Quand on a été “chez Ballou”, on est un vrai mahorais, au moins un M'zoungou, et plus du tout un touriste. D'ailleurs, il n'y a pas de touristes, à Mayotte !

Quand on cherche quelque chose, toujours penser : “... et chez Ballou” ? Ballou est le Sésame, le passage obligé, l'ultime recours aussi.

Le nom inscrit sur l'enseigne est bel et bien “Sultan Ballou”.



Et certaines publicités (rares et d'ailleurs inutiles !), s'accompagnent même d'un dessin dont il est difficile de deviner s'il est humoristique, représentant un personnage enturbanné, à grosses moustaches...

Le patron ne porte pas turban — ni aucun couvre-chef d'ailleurs. C'est un homme jeune, assez replet, au regard vif derrière ses lunettes, aux cheveux noirs et lisses rattachés en une petite queue, au teint mat, d'ascendance indienne à l'évidence. Il parle un français impeccable, — et le shimaoré ou le shibushi, bien entendu, avec la même facilité. Probablement aussi le malgache, le Grand-comorien, et l'anglais... Car il traite bien sûr avec “Mada” et la Grande-Comore. Sans parler de l'Afrique du Sud. “Sultan Ballou” est un “business man” avisé et cosmopolite... Il connaît les M'zoungous déjà établis par leur nom. On fait vite un peu partie de la famille des clients Ballou !

Derrière son bureau encombré de fax et de téléphones, Sultan Ballou règne sur l'endroit, qui est une sorte d'hybride du Bazar oriental et de “Conforama”. On y trouve les ustensiles ménagers les plus divers, de la louche au

congélateur, de la lampe à pétrole au climatiseur... Il y a même des motos et des vélos !

Dans cet enchevêtrement de frigos et de lampadaires, des employés dolents se hâtent lentement. Ils ne connaissent qu'une faible partie du stock... Mieux vaut s'adresser à Ballou en personne, qui connaît tout, absolument tout, et vous dira si ce que vous cherchez est dans le container qui vient d'arriver, ou quand arrivera celui qui recèle l'objet convoité...

Parfois, d'ailleurs, il répondra à l'ignorant : « Voyez à côté ». “A côté”, c'est le magasin annexe, toujours à l'enseigne Ballou, mais “spécialisé” dans la quincaillerie en tout genre... Et c'est véritablement l'ancre d'Ali-Baba(llu) ! Certains articles sont recouverts d'une vénérable couche de poussière : des chaussures, par exemple. Car cette “quincaillerie” vend aussi des chaussures, des boissons fraîches, des “packs” d'eau minérale et des savons de Marseille... Si vous ne trouvez pas ce que vous cherchez “chez Ballou” ( 1 ou 2), il y a fort peu de chances que la chose se puisse trouver à Mayotte... !

Ballou ne se contente pas de vendre : parfois aussi il achète ! Ce qui est peu commun en Métropole...

Comme nous avions amené dans nos bagages un sommier qui se révéla trop large pour passer par l'escalier à vis montant à notre chambre, nous avons dû nous résigner à en acheter deux d'une personne. Ballou écouta notre histoire, et se déclara intéressé par la reprise de notre sommier... Un peu étonnés, tout de même, nous avons conclu le marché après quelques palabres, et quand le camion estampillé "Sultan Ballou" vint nous livrer le lendemain, le chauffeur examina la chose, hocha la tête, et remporta le sommier inutile contre la déduction convenue : 600F... Je n'ai pas eu la curiosité d'aller voir le lendemain si le sommier en question était en magasin, à quel prix, et s'il était vendu comme "neuf"... !

Bref, en attendant d'être inscrit au répertoire des Monuments Historiques de Mayotte, "Sultan Ballou" mériterait au moins d'être déclaré "d'utilité publique" !

# Conteneurs

Les “conteneurs” sont à Mayotte un élément essentiel de ce que l'on pourrait appeler le “mobilier urbain”, bien qu'ici, J-C Decaux n'ait pas encore sévi — ce qui m'étonne d'ailleurs. On en voit un peu partout : au coin des rues, devant certaines boutiques, et même en pleine brousse...

L'objet est imposant, voire majestueux, bien que franchement dénué de la grâce qui pourrait en faire un véritable monument. Généralement peint d'un ocre laissant plus ou moins paraître la rouille, il s'apparente en cela à la coque d'un navire, mais sa rigueur parallélipédique dément clairement toute utilisation aquatique. Encore que... Des inscriptions plus ou moins ésotériques, mais où l'on peut parfois déchiffrer un nom de ville lointaine en décorent les parois extérieures de façon anarchique, et font un peu penser aux étiquettes dont se parent avantageusement les valises des globe-trotters, ou à la lunette arrière de certains mini-bus, mais en moins joli encore.

En ville, les magasins importants, comme “Ballou”, en ont en permanence un ou deux, devant leur porte, ou vaguement rangés au bord du trottoir, et dont les entrailles parfois visibles

préfigurent assez bien le magasin lui-même, par l'enchevêtrement de mobilier et ustensiles divers que l'on y peut apercevoir. Au point que l'on se demande d'ailleurs pourquoi on se donne tant de mal à reproduire ailleurs ce qui se trouve à l'intérieur... ?



Certains, d'ailleurs, l'ont bien compris, qui ont tout simplement *ouvert boutique* directement dans le conteneur : une ouverture rectangulaire découpée dans la tôle, grossièrement rabattue pour former un étal — et voilà une “buvette” où l'on peut déguster du Coca ou de la bière... Comme à “Tahiti Plage”, par exemple, où la chose

semble avoir pris racine, à la longue, entre les cocotiers et la route, et fait maintenant partie du paysage.

Dans cette fonction distributive, les “conteneurs” sont donc un peu l'équivalent des “caravanes” qui fleurissent au bord des routes en métropole pendant la saison des vacances. Sauf que celles-ci n'ont point de roues, et ne changent jamais de place.



*Même des Pharmacies ont élu domicile dans des  
“conteneurs” !*

En principe elles le pourraient pourtant, puisqu'elles ont probablement été amenées là un jour ou l'autre, et pourraient donc en repartir. Mais leur osmose avec la végétation ambiante est parfois telle qu'on croirait se trouver devant une version tropicale et non encore étudiée par les spécialistes, de la génération spontanée.

En bon rationaliste, j'ai tout de même cherché à savoir quelle était la souche responsable de cette pandémie, le germe originel de ces formes mutantes du coffre-fort, meuble dont l'usage est pourtant assez rare ici dans les villages... J'ai interrogé habilement le tenancier du conteneur-buvette de "Tahiti-plage", mais n'ai obtenu que des borborygmes vagues accompagnés de grands gestes et de hochements de tête entendus, que je n'ai pas bien su interpréter. Héritage ancestral, peut-être. Ou don humanitaire fait autrefois par le colonisateur éclairé ? Lui, en tout cas, ne semble pas être né à l'intérieur spontanément : le soir, il ferme soigneusement les volets de sa guinguette et regagne son logis, je suppose, sur un vieux scooter, qui pourrait d'ailleurs avoir été taillé dans le même matériau que son échoppe, si j'en juge par la couleur, la texture, et le bruit.



*Un conteneur De Luxe...*

Mais un heureux hasard m'a fait découvrir ce qui pourrait bien être la base secrète d'où proviendraient ces "envahisseurs" d'un quatrième type.. Au fond d'une baie éloignée, une allée interdite, dans un terrain soigneusement enclos de fort grillage probablement électrifié, conduit semble-t-il, vers un môle secret, où s'agitent des robots gigantesques... Sortant mes jumelles, le coeur battant, j'ai vu, de mes yeux vu, ces monstres aux doigts crochus extirper sans faiblir des entrailles d'un vaisseau inconnu des conteneurs flambants

neufs, et les déposer sans ménagements sur le quai, où ils m'ont semblé se reproduire à l'infini...  
!

Bien sûr, on ne me croira pas. Cette découverte de la plus haute importance pour l'avenir de Mayotte et de l'Humanité toute entière sera bien évidemment traitée par le mépris, combattue avec énergie par les autorités, et on me traitera d'affabulateur...

Mais au moins, vous, vous ne pourrez pas dire  
« que vous ne saviez pas »...

# Magasins et boutiques

Au premier abord, on les cherche, et on ne les voit pas... !

C'est que nos schémas mentaux, façonnés par la publicité, même (et surtout) à notre insu, sont manifestement inadaptés : pas de néons rutilants, parfois une inscription tracée maladroitement sur un panneau quelconque en guise d'enseigne, et surtout pas de vitrines, ou très rarement... Rien que notre oeil puisse repérer facilement du premier coup.

Dans les villages, on pourrait même croire qu'il n'y a pas de boutiques du tout... c'est que rien ne distingue une case ordinaire d'une boutique. Et quand on y regarde de plus près, pourtant, on s'aperçoit qu'en fait, une maison sur trois ou quatre est une “boutique” ! L'habitude venant, on sait qu'une porte ouverte a toutes les chances d'être celle d'une boutique : coca-cola, cigarettes, riz, conserves, parfois même un congélateur.

Même à la “grand'ville” de Mamoudzou, les magasins tels que nous les concevons n'existent

pas, et il faut aller à Kawéni, la “zone industrielle”, pour trouver des bâtiments, récents pour la plupart, qui s'efforcent de ressembler aux plus laids de nos “supermarchés”...

Dans la “rue du commerce” la bien nommée, pourtant, (au bout de laquelle se trouve “Sultan Ballou”, qui tient plus d'ailleurs de l'entrepôt que du magasin), les boutiques sont légion, mais elles sont comme entassées, enchevêtrées, et on a parfois du mal à les distinguer les unes des autres. Sauf “Gégé off Paris” (sic) qui a poussé le “modernisme” jusqu'à tendre un calicot au-dessus de la rue... Ce qui ne veut pas dire que l'on ait affaire à une “boutique branchée” : bazar serait plutôt le mot...



Il ne faut pas non plus se fier à ce qui s'étale sur le trottoir : ayant ainsi repéré des salades et des papayes, vous entrez dans la boutique — et c'est un coiffeur. Ou un cabinet d'assurances... Les légumes et les fruits appartiennent en fait au marchand qui somnole au coin, à l'ombre, et pas du tout à la “boutique” qui se trouve derrière... !



*Du “Prêt à porter” animalier, dans cette boutique de  
“Style” ?*

Ne cherchez pas de “boucher” : il n'y en a pas. Mais vous trouverez du poulet ou du boeuf un peu partout. Dans ce que vous supposeriez de

prime abord être un “tabac”, ou une quincaillerie. Il faut seulement avoir l'idée d'ouvrir le congélateur coincé entre les boîtes de sardines et les chaussures en plastique... Et si vous trouvez le poulet trop gros, le marchand prendra son coupe-coupe et vous le débitera sans façons...

D'ailleurs, même quand vous aurez appris à reconnaître une boutique, ce n'est pas pour autant que vous y trouverez ce que vous cherchez ! Ne vous fiez jamais aux apparences ! C'est ainsi qu'après de longues et vaines recherches dans tout ce qui ressemblait un peu à des échoppes d'outillage, ou même s'intitulait parfois “pièces détachées”, j'ai trouvé la pompe dont j'avais besoin pour ma moto... dans une boutique de vêtements de sport. Et le chapeau de brousse que je convoitais en vain depuis des semaines, je l'ai déniché enfin, après avoir fait toutes les boutiques de “sport” et de vêtements... chez un revendeur de pièces détachées pour voiture, justement ! Allez savoir...

Faire ses courses, à Mayotte, est un exercice plein d'imprévu, un feuilleton à rebondissements. Mieux vaut ne pas être pressé.

# En écoutant Couperin

Pour la première fois depuis que je suis ici, ce matin, j'ai écouté les « Leçons de Ténèbres » dans l'interprétation de Deller – que je préfère à toutes les autres.

Et je suis resté, comme à chaque fois, saisi par la beauté simple et déchirante de ce chant... Pas de doute, c'est en ce moment l'œuvre que je préfère entre toutes ; au-delà de toutes...

Et je m'interroge : pour un mécréant comme moi- qu'est-ce que cela peut bien signifier que cette prédilection pour une œuvre “religieuse” ?

Certainement la perception diffuse d'un “absolu”, d'une “transcendance” atteinte par un dépouillement de la ligne musicale et de la voix, où les inflexions semblent couler de source, comme une respiration... musique “spirituelle” pour moi plutôt que “religieuse”, puisqu'aussi bien je ne comprends rien de ce qui est proféré,— et ne cherche d'ailleurs pas à le faire... Beauté totale d'un haïku musical, comme celui de quelques vers étincelants de Yeats, peut-être, ou de Dickinson...

Tragique, désespérée, poignante... Les vocalises sur le « Jerusalem » — que tout de même j'identifie — me font frissonner et, littéralement, me donnent la “chair de poule” ; expression triviale pour un sentiment subit du déchirement de l'Être et de sa déliquescence finale ? Sûrement...

Et ici, à Mayotte, devant ce jardin foisonnant, cette Nature insolente et sensuelle, dans cette



chaleur moite, palpable comme une vie toujours prête à poindre, à resurgir du moindre brin tombé, de chaque tronc effondré, comme un rire infini, un clin d'oeil à la mort, cette Nature offerte et grouillante, sexe fécond en permanence, gros sans cesse de quelque plante ou de quelque larve — que viennent faire ces sublimes sanglots ?

Est-ce le Diable, là, au dehors, et l'Esprit ici, à l'intérieur ? Un tel manichéisme m'est étranger... J'y vois bien plutôt les deux bouts d'une chaîne vaguement Teilhardienne — mais dont la nécessité, pour moi, est dans l'Alpha tout aussi bien que l'Oméga : c'est ainsi — et c'est bien... Pourquoi chercher ailleurs et au-delà ce qui n'est même pas “en deçà”, mais simplement constitutif de toute chose ?...

Il était simplement “dans la nature de la Nature” de proliférer ainsi, “d'arborescer” en quelque sorte dans mille et une directions, seulement imaginables par elles-mêmes... non pas “jusqu'à”, mais “aussi” vers cette forme variable et inachevée, fragile et multipliée, dont je suis à la fois l'un des anonymes représentants, et le condensé qui les contient, celui à qui le hasard, un jour, fit “savoir” que ce caillou, ce brin

d'herbe, ce lézard étaient “autre chose” que lui-même — et d'où surgit soudain l'Histoire...

Pourquoi tant d'obstination, et si longtemps, pour séparer ce qui n'avait nul besoin de l'être ? Pourquoi tant de souffrances causées et subies par cet acharnement à nier l'évidence, à chercher une “cause”, une “origine” à ce qui, simplement, *s'est produit* ?

Terreur de se savoir être, terreur de ce soudain déclic, ce court-circuit fortuit sous un crâne bas et des sourcils velus, à contempler ce bras issu de soi comme une branche, et dont la feuille multiple et déliée, venait de prendre et de jeter une pierre, une poignée de sable ? Terreur du cri proféré dans la douleur ou le plaisir, sans autre auteur possible que celui-là même qui souffrait, qui jouissait ?

Et durant tant de siècles, cette évidence, sans cesse refoulée... Tant de livres, tant de traités, tant de prières et de malédictions pour cacher, comme les parties devenues honteuses, le fait si évident d'être à soi-même l'origine et la fin, l'admirable, l'extraordinaire et pourtant si précaire germination de la pensée...

Homme, je me tiens sur le seuil : entre Couperin et le jardin, je suis Couperin ET le jardin... d'Eden ?

# Éden

*Corail gemme de végétal et fossile animal  
L'arbre a des fruits de pain et la sève est brûlure  
Bâton planté demain sera tige efflorée*

*Terre sexe fécond ventre lascif et lourd  
sans hâte aucune incubant quelque amibe  
toujours dolente invente en se jouant des formes*

*Palmes sur ciel ailes de quelques anges  
se consolant d'oubli à nous faire des signes  
las et penchés tendant leur mains si fines*

*vers la ligne où se fondent et le germe et le songe*

*17 Nov 98*



*Édition mise en page sur Macintosh par l'auteur.*

ISBN : 978-2-918067-72-6